

La danse en corps à corps avec la maladie

Jean-Pierre Le Grand

Volume 52, Number 213, Winter 2008–2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58761ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Le Grand, J.-P. (2008). La danse en corps à corps avec la maladie. *Vie des arts*, 52(213), 72–73.

LA DANSE EN CORPS À CORPS AVEC LA MALADIE

Jean-Pierre Le Grand

« SI VOUS AVEZ CINQ MINUTES, JE VIENS DANSER RIEN QUE POUR VOUS. »

Y A-T-IL PLUS BELLE EXPRESSION DE SANTÉ QU'UN CORPS DANSANT, ET PLUS AIMABLE ANOMALIE

QU'UNE PERFORMANCE CHORÉGRAPHIQUE DANS UNE CHAMBRE D'HÔPITAL ? LE TRAVAIL DE GENEVIÈVE PERNIN

PROVOQUE UNE SAINTE INTERROGATION SUR L'HÔPITAL ET LES DISTANCES QU'IL CREUSE, MINE DE RIEN,

ENTRE LE MONDE DES MALADES ET CELUI DES BIEN PORTANTS.



Geneviève Pernin
Si vous avez 5 minutes, je viens danser rien que pour vous, 2008
Chorégraphie
Pavillon de gériatrie Youville
Sherbrooke, 1^{er} oct. 2008
Photo: Nicolas Davignon

L'idée est aussi simple que révolutionnaire: offrir à des personnes hospitalisées de danser pour elles pendant quelques minutes, dans leur chambre¹. Presque chaque fois, la personne alitée accepte. Il lui reste alors à choisir, parmi les musiques d'accompagnement proposées, celle qui servira de toile de fond au travail de la chorégraphe-interprète Geneviève Pernin. Une fois qu'elle sent, à la faveur d'une brève discussion à bâtons rompus, que le contact est établi, la danseuse se livre à un véritable tour de force: tout en douceur, sous les néons hospitaliers, au son d'un simple appareil portable – voire en silence – elle va investir les lieux d'une telle énergie, d'un tel mouvement, que l'on ne peut douter qu'elle réussisse à soustraire le patient, au moins pour un court moment, à l'univers auquel le confine la maladie.

CHOC DES CONTRASTES

Peut-on imaginer plus vive opposition que celle qui surgit entre ces deux corps dont l'un reste allongé, inerte ou presque, tandis que l'autre virevolte, tournoie, ploie, plie, se

tend et fléchit, épousant et niant à la fois le territoire exigü qui lui est alloué? Dialogue silencieux, subliminal, entre celui qui souffre, subit, endure et celui qui, au contraire, exulte, déborde et s'épanche en douceur, jusqu'en cet endroit où le mouvement se restreint d'ordinaire aux gestes fonctionnels des soignants et à ceux de compassion – sans doute plus limités encore – des visiteurs.

Une des forces de sa démarche est que Geneviève Pernin ne cherche ni à « plaire » ou à faire plaisir au patient-spectateur, ni à le reconforter dans le sens traditionnel, mais plutôt à le captiver. À l'attirer « ailleurs », littéralement. Son travail, aux antipodes de la séduction et du spectacle, consiste à réintroduire, à réinscrire la vie – patiemment, un geste après l'autre – dans un décor dont elle se trouve trop souvent exilée. En fait, l'on serait presque tenté de parler de réhabilitation.

EFFET LIBÉRATEUR DE L'INDÉFINISSABLE

Un élément clé de l'approche de Pernin se situe dans le choix de la danse contemporaine. Il est vrai que nombre des airs d'accompagnement qu'elle propose, classiques ou populaires, sont connus. Mais aussitôt les premiers mouvements esquissés, l'espace s'ouvre et les repères s'estompent, d'autant plus que ce public ne se rencontre généralement pas au sein des habitués des représentations de danse contemporaine, loin de là. Le plus souvent, l'improvisation mène le bal, créant sur place et sur mesure des séquences de mouvements qui semblent s'appliquer, précisément, à ne renvoyer à aucune narration, à aucune suggestion.

À rien d'autre, en fin de compte, qu'au geste lui-même, dénué de toute interprétation.

Tout, dans l'art comme dans la personne de Pernin, est délibérément dépouillé, sobre et discret. Ici, pas de prouesses ni d'exploits physiques. Même sa souplesse passe inaperçue, elle qui ajuste et adapte son art non seulement à cet environnement inusité, mais aussi aux humeurs et à la disponibilité de son auditoire, qu'elle jauge à la lumière du bref entretien d'introduction, apparemment anodin, qui fait partie de son rituel.

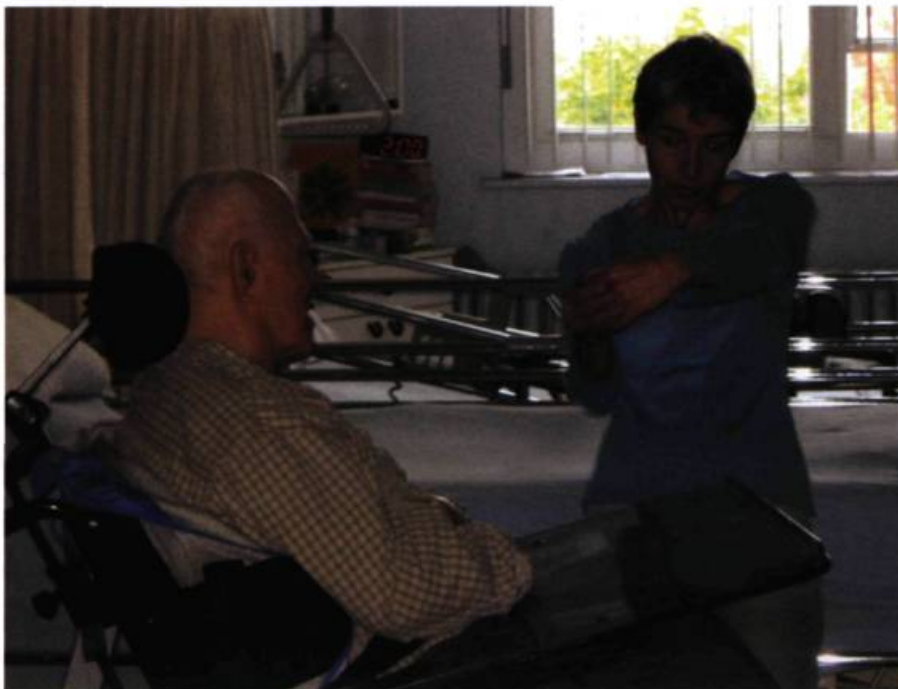
Cette apparente austérité a pour effet de libérer l'esprit de toute attente et de toute tentation d'accoler à ces successions de mouvements inattendus et imprévisibles une quelconque étiquette, catégorie ou connotation. L'œil suit, enregistre, sans que l'intellect puisse interpréter ni, surtout, régir et contrôler la situation.

L'insolite de la situation, enfin, peut également contribuer à déjouer chez le patient-spectateur les réflexes traditionnels du « J'aime, je n'aime pas. ». Curieusement, en le dépouillant d'à peu près tout ce qui fait son identité sociale – statut, profession, mobilité, pouvoir de décision, autonomie, initiative et jusqu'à ses vêtements – l'institution hospitalière pourrait bien le prédisposer à accueillir ce qui lui est offert, tel qu'il lui est offert, c'est-à-dire par la simple présence.

RUPTURE ET MISE EN PERSPECTIVE

La chorégraphe se défend de toute visée thérapeutique, affirmant qu'elle veut simplement offrir un court spectacle de danse à des personnes qui se trouvent clouées au lit par la maladie¹. L'on ne peut cependant s'empêcher de songer que la notion de spectacle – tout comme celle de « divertissement » – revêt dans ce contexte un sens particulier, et de spéculer que si elle parvient à détourner un patient de sa condition, ne fût-ce qu'un moment, cette initiative inusitée ne peut être que bénéfique.

On parle donc d'un art engagé qui, dans un véritable corps à corps avec le milieu institutionnel, fait éclater le paradoxe qu'abri-



Geneviève Pernin
Si vous avez 5 minutes, je viens danser rien que pour vous, 2008
Chorégraphie
Pavillon de gériatrie Argyll
Sherbrooke, 29 sept. 2008
Photo : Nicolas Davignon

tent ces maisons de santé, où l'on travaille si fort à exorciser la maladie que la vie elle-même finit par s'y promener sur la pointe des pieds. Bien sûr, une unité de soins palliatifs ne sera jamais un centre de la petite enfance. Mais en même temps, lorsqu'on entend un patient soupirer, au terme d'une représentation : « Tiens, je n'ai plus du tout sommeil ! », l'on comprend que sous la surface, il s'est peut-être passé « quelque chose ». □

¹ Avec le consentement des autorités, bien entendu. En 2003, à la faveur d'un partenariat entre deux ministères français, celui de la santé et celui de la culture, l'hôpital de Lons-le-Saunier, dans le Jura, a été le premier à accepter un projet de danse solo en milieu hospitalier présenté par Geneviève Pernin, *Si vous avez cinq minutes, je viens danser rien que pour vous*. (Précisons que ce rapprochement entre ministères découlait d'un projet intitulé *La Culture à l'hôpital*, dont on aimerait voir nos décideurs s'inspirer.) Depuis, la chorégraphe française a donné pour des patients nombre de soli chorégraphiques, d'une durée de 30 secondes à cinq minutes, y compris au Québec, à l'Institut Universitaire de Gériatrie de Sherbrooke, à l'automne 2008.

² Entrevue avec Nicolas Davignon, coordonnateur d'exposition, Galerie d'art Foreman.

Le présent commentaire s'inspire notamment de la vidéo d'Anne Vaclair, *La chambre à coucher* (2005, 25 minutes environ), qui faisait partie de l'installation *J'ose la pose, un parcours*, composée de trois vidéos et d'une narration portant sur le travail de Geneviève Pernin, présentée à l'occasion de l'exposition *À la croisée de l'art et de la médecine / At the Crossroads of Art and Medicine*.